

HOMÉLIE 26

«Il ne me convient pas de me glorifier. J'en viendrai cependant aux visions et aux révélations du Seigneur.»

1. Quel est ce langage ? Après ce qu'il a dit d'étonnant, comment l'Apôtre peut-il dire : «Il ne me convient pas de me glorifier ?» Pense-t-il donc n'avoir rien dit ? Non certes; mais il est sur le point d'invoquer de plus hauts titres de gloire, des titres plus éclatants aux yeux de la foule, et non au jugement des esprits sérieux, par la raison que la récompense en est moindre. C'est ce qu'il entend par ces mots : «Il ne me convient pas de me glorifier.» Les grands sujets de gloire, il les avait énumérés déjà, en rappelant ses tribulations. Il en a d'autres à signaler maintenant : ceux qui consistent dans les révélations et les mystères. Et pourquoi dit-il : «Il ne me convient pas,» il ne m'est pas avantageux, je ne dois pas tomber dans l'enflure ? – Que dites-vous ? Parce que vous n'exprimiez pas ces choses, les ignoriez-vous ? – Mais ce que nous savons nous-mêmes est loin de nous porter à l'orgueil, comme ce que nous faisons connaître aux autres. La nature des bonnes œuvres n'est pas de nous inspirer un tel sentiment; il nous vient du témoignage et de la connaissance du grand nombre. On comprend alors pourquoi l'Apôtre dit : «Il ne m'est pas avantageux,» je ne dois pas non plus donner à ceux qui m'entendent une trop grande idée de moi. Les faux apôtres se vantaient d'avoir ce qu'ils n'avaient pas; celui-ci cache ce qu'il possède, malgré la nécessité même où il serait d'en parler; il ne juge pas que ce lui soit une chose utile, nous enseignant à tous d'une manière surabondante à fuir l'ostentation. On ne gagne rien à parler de soi, on y perd même, à moins qu'un motif pressant ne nous y détermine par la vue d'un bien réel.

Après avoir donc éveillé le souvenir de ses dangers, de ses épreuves, de ses tourments extérieurs, de ses peines intérieures, de ses naufrages, l'Apôtre aborde un autre sujet de glorification; il poursuit ainsi : «Je connais un homme qui fut, il y a plus de quatorze ans, dans le corps ou sans le corps, je l'ignore, Dieu seul le sait, ravi jusqu'au troisième ciel. Je sais, dis-je, qu'il a été ravi jusqu'au paradis, dans le corps ou sans le corps, je l'ignore encore une fois, et qu'il a entendu des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à l'homme de prononcer. Voilà ce dont je me glorifierai, et je ne me glorifierai nullement de moi-même.» Ce fut là sans doute une grande révélation; mais elle ne fut pas la seule, et beaucoup d'autres furent accordées à Paul; c'est la seule, néanmoins, dont il parle. Qu'il en ait eu beaucoup, lui-même nous le fait entendre : «De peur que la grandeur des révélations ne m'exalte.» – S'il voulait les cacher, me dira quelqu'un, il ne devait pas même y faire la plus légère allusion, il ne devait rien dire de pareil; et, si tant est qu'il voulût parler, mieux valait parler clairement. Pourquoi donc ni clarté parfaite ni silence absolu ? – Pour vous montrer encore par là qu'il n'y vient qu'avec répugnance. C'est le motif pour lequel il détermine l'époque, quatorze ans écoulés. Il ne donne pas cette date au hasard; il veut montrer que, s'il a pu se taire pendant un temps si considérable, il ne parlerait pas non plus maintenant sans une nécessité pressante, et qu'il aurait persisté dans son silence, n'eût été le désir de sauver ses frères qui périssaient. Or, si Paul s'était montré dès le principe digne d'une semblable révélation, alors qu'il n'avait pas accompli les grandes œuvres que nous connaissons, songez ce qu'il devait être devenu dans l'espace de quatorze ans.

Remarquez la modestie dont il donne ici même l'exemple, soit dans ce qu'il dit, soit dans ce qu'il déclare ne pas savoir. Quant à son ravissement, il l'affirme; mais a-t-il été ravi dans le corps ou sans le corps, il l'ignore. Il eût pu ne rien ajouter à son affirmation; c'est un sentiment d'humilité qui lui fait confesser son ignorance. Mais quoi ? l'intelligence ou l'âme a-t-elle été ravie seule, et le corps est-il resté dans un état de mort, ou bien le corps a-t-il été ravi avec l'âme ? Impossible de résoudre cette question. Si Paul lui-même ne l'a pas su, quoique étant l'objet du prodige, quoique initié à de si profonds mystères, beaucoup moins pouvons-nous le savoir. Il savait bien qu'il était entré dans le paradis, qu'il était monté jusqu'au troisième ciel, mais il ne comprenait pas de quelle manière. Vous pouvez encore voir sous un autre rapport combien il était éloigné de l'orgueil. Il corroborait sa parole dans ce qu'il disait concernant la ville de Damas; ici, aucune précaution de ce genre : son intention n'était pas d'établir pleinement le fait, c'était assez pour lui de l'avoir indiqué. De là l'observation qui vient ensuite : «C'est ce dont je me glorifierai.» En s'exprimant de la sorte, il ne disait certes pas qu'un autre eût été ravi; il donnait même à son affirmation toute la force possible dans les limites qu'il s'était imposées, ne voulant pas parler ouvertement de lui-même. Et d'ailleurs, à quel propos eût-il tout à coup cité l'exemple d'un autre, quand il était question de lui ?

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Pourquoi donc a-t-il adopté cette forme de langage ? Dire : J'ai été ravi, ce n'est pas la même chose que dire : «Je connais un homme qui a été ravi;» ni dire : Je me glorifie en moi-même, la même chose que dire : «Voilà ce dont je me glorifierai.» On me demandera peut-être : Comment pouvait-il être ravi sans le corps ? Je répondrai par une question : Comment pouvait-il être ravi avec le corps ? On trouve même ici plus de difficulté à ne consulter que les lumières de la raison, à ne pas s'en reposer sur la foi. Mais pourquoi a-t-il été ravi ? Dans mon opinion, parce qu'il eût paru, sans une telle faveur, n'être pas au niveau des autres apôtres. Eux avaient vécu dans la société du Christ; et, comme Paul n'avait pas eu le même avantage, c'est pour lui donner un titre de gloire que Dieu l'a ravi dans le paradis. Célèbre était le nom de ce lieu de délices; il était connu partout.

2. Le Christ lui-même disait au larron : «Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.» (Lc 23,43) «Voilà ce dont je me glorifierai.» – Et de quel droit ? Si c'est un autre qui a été ravi, est-ce pour vous un sujet de gloire ? – Il est donc évident qu'il parle là de lui-même. S'il ajoute : «Ce n'est pas à mon sujet que je me glorifierai,» il veut dire simplement qu'il ne parle pas de la sorte sans un pressant motif, sans une nécessité véritable, ou bien son intention est de voiler autant que possible l'éclat d'un pareil fait. Que le discours porte tout entier sur lui-même, la suite le démontre clairement; car voici comment il continue : «Si je voulais me glorifier, ce ne serait pas de la démente, je ne dirais que la vérité.» – Et pourquoi disiez-vous tout à l'heure : «Supportez pour un moment que je m'écarte de la sagesse.» Ce que je dis, je ne le dis pas suivant le Seigneur, mais bien comme si j'étais dans la folie.» (II Cor 11,1-17) tandis que maintenant vous dites : «Quand même je voudrais me glorifier, ce ne serait pas de la folie ?» – Ceci s'applique au mensonge, et non aux louanges qu'on se donne à soi-même; car, si c'est une folie de se glorifier, c'en est une plus grande de mentir. Voilà dans quel sens il a pu dire : «Ce ne serait pas de la folie.»

C'est encore pour cela qu'il ajoute : «Je dirais la vérité, mais je me retiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit ou de ce qu'il entend de moi.» Cette raison est évidente; souvenons-nous qu'on les prenait pour des dieux à cause de la grandeur de leurs miracles. De même que le Créateur a mêlé dans la création la petitesse et la magnificence, afin que ce spectacle, en proclamant sa grandeur, empêchât les hommes de tomber dans l'idolâtrie; de même il a voulu que les apôtres eussent en partage la puissance et la faiblesse, pour que les infidèles fussent instruits par la vue toute seule de leurs actions. S'il n'y avait rien eu que d'admirable dans leur vie, si l'on n'avait pu constater là certaines défaillances, ils auraient eu beau s'efforcer, par leurs discours, d'empêcher la foule de les croire supérieurs à ce qu'ils étaient en réalité; loin d'obtenir ce résultat, ils auraient rendu l'illusion plus complète. Ce refus des louanges n'eût paru que de l'humilité, et n'eût fait que leur attirer une plus grande admiration. La Providence a donc permis que leur faiblesse fût manifestée par leurs actes mêmes. On peut également le voir dans les hommes qui vécurent sous l'Ancien Testament. Elie certes était un homme admirable, mais plus d'une fois il donna des signes de timidité. Moïse était bien grand, et lui-même, cependant, prit la fuite sous une semblable impression. C'est que Dieu se retirait d'eux, et la nature humaine se montrait alors telle qu'elle est.

Si, lorsqu'il eut délivré les Israélites, ceux-ci dirent : Où est Moïse ? que n'auraient-ils pas dit, s'il les avait introduits dans leur patrie ? De là cette parole de l'Apôtre : «Je me retiens, de peur que quelqu'un ne me croie plus que je ne suis.» Ce n'est pas même l'opinion exprimée, c'est l'opinion qu'il redoute. Il est donc évident, une fois encore, qu'il s'agit de lui dans tout ce discours. Ainsi s'explique ce qu'il disait au commencement : «Il ne me convient pas de me glorifier.» Il n'aurait pas tenu ce langage, s'il avait dû parler ensuite d'un autre que de lui; car pourquoi ne conviendrait-il pas de se glorifier au sujet d'un autre ? C'était lui-même qui avait reçu de telles faveurs. De là ce qu'il ajoute : «Et, de peur que la grandeur des révélations ne vint à m'inspirer de l'orgueil, l'aiguillon de la chair m'a été donné, l'ange de Satan, chargé de me souffleter.» Que dites-vous ? Un homme qui tenait le royaume pour néant, ainsi que la géhenne, au prix de l'amour du Christ, pouvait attacher quelque valeur aux applaudissements du monde, s'en enorgueillir même, au point d'avoir besoin d'un frein perpétuel ? Il ne suppose pas la possibilité seule d'être souffleté, il pose cette épreuve comme une chose continue, car il ne dit point simplement : Afin d'être souffleté, mais : «Afin d'être continuellement souffleté.» Qui ne reculerait devant une telle assertion ? Quel est enfin le sens de ce texte ? – Après que nous aurons expliqué ce que c'est que l'aiguillon dont il s'agit, ce que c'est que cet ange de Satan, nous répondrons à cette question.

Quelques-uns ont prétendu que l'Apôtre voulait parler d'une douleur de tête que le diable lui aurait causée. Loin de nous une semblable pensée. Le corps de Paul n'était pas

assurément remis à la puissance du diable; c'était plutôt le diable qui se trouvait soumis aux ordres de Paul, et forcé de respecter les limites que celui-ci lui traçait, limites qu'il n'osa pas méconnaître quand l'Apôtre lui livra le fornicateur pour la perte seule de la chair. Que signifient donc ces paroles ? Dans la langue des Hébreux, Satan veut dire adversaire; dans le troisième livre des Rois, les adversaires sont ainsi désignés; il est dit de Salomon : «En ses jours il n'y avait pas de Satan.» (III R 5,4) C'est comme s'il était dit : Pas d'adversaire, pas d'ennemi qui lui fit la guerre ou lui suscîtât des difficultés. Voici donc quelle est la pensée de l'Apôtre : Dieu n'a pas permis que la prédication eût lieu sans obstacle, afin de réprimer en nous tout mouvement d'orgueil; il a permis que des adversaires se soient élevés contre nous. Cette opposition était vraiment faite pour l'humilité, mais nullement pour cette prétendue douleur de tête. L'ange de Satan, ce fut Alexandre, le forger d'airain, ce fut Hyménée, Philète, quiconque a fait obstacle à la parole du salut, a lutté contre Paul, lui suscitant des entraves, le jetant en prison, le persécutant de toute manière, accomplissant en un mot l'œuvre de Satan. Comme il appelle les Juifs enfants du diable, par la raison qu'ils en imitent les œuvres, il désigne sous le nom d'ange de Satan tout homme qui lui fait opposition. De là ces paroles : «L'aiguillon m'a été donné ..., chargé de me souffleter.» Ce n'est pas que Dieu armât exprès de tels hommes : gardons-nous de le penser; mais il ne les arrêtait pas et ne les punissait pas sur l'heure; il les laissait agir pour un temps. «Voilà pourquoi j'ai trois fois (c'est-à-dire souvent) prié le Seigneur.»

3. C'est encore d'une humilité bien grande de ne pas dissimuler que les résistances l'accablent, qu'il succombe à la peine, qu'il a besoin de prier pour obtenir d'en être délivré. «Et Dieu m'a dit : Il te suffit de ma grâce, car ma puissance se montre pleinement dans l'infirmité.» Il te suffit d'avoir la puissance de ressusciter les morts, de rendre la vue aux aveugles, de purifier les lépreux, d'opérer d'autres prodiges; ne me demande pas de plus d'être à l'abri des dangers, d'avoir une vie paisible, d'exercer sans obstacles le ministère de la prédication. Tu souffres, tu te sens abattu ? Qu'on ne m'accuse pas de faiblesse, parce que tant d'ennemis te persécutent, te dressent des embûches, t'accablent de coups; c'est cela même qui fait éclater ma force : «Ma puissance se montre pleinement dans l'infirmité,» quand les victimes triomphent des persécuteurs, les opprimés de ceux qui les oppriment, les prisonniers de ceux qui les tiennent dans les fers. Ne me demande donc pas une chose inutile. – Vous le voyez, l'Apôtre se préoccupe d'un objet, Dieu lui parle d'un autre. Paul a dit : «De peur que je ne m'enorgueillisse, l'aiguillon de la chair m'a été donné;» et Dieu déclare qu'il le permet pour manifester sa puissance. Ce que tu demandes n'est donc pas seulement inutile, mais aurait encore pour effet d'obscurcir ma gloire. Ce mot : «Il te suffit,» dit clairement que rien autre n'est nécessaire, que les choses sont ainsi parfaites de tout point. Nouvelle preuve qu'il ne s'agit nullement ici d'une douleur de tête. Ce n'étaient pas des malades qui prêchaient, la maladie les eût empêchés de remplir ce ministère; c'étaient des persécutés, des opprimés qui remportaient la victoire sur tous leurs ennemis.

Après une telle leçon, dit l'Apôtre, volontiers «je me glorifierai dans mes infirmités.» Pour que les vrais disciples ne perdissent pas courage en voyant les faux apôtres se glorifier dans la prospérité, pendant qu'ils étaient eux-mêmes dans la tribulation, il leur fait voir que la tribulation augmente sa gloire, que la puissance de Dieu y brille d'un plus vif éclat, que tout ce qui leur arrive est pour eux un titre d'honneur. Voilà le sens complet de cette expression : «Bien volontiers donc je me glorifierai.» L'énumération que j'ai faite ne m'était pas inspirée par le chagrin; ce que je viens de dire, que «l'aiguillon m'a été donné,» ne m'était pas non plus suggéré par ce sentiment : j'ai prétendu me glorifier, au contraire, et puiser dans cette consolation un surcroît de force. Entendez ce qui suit : «Afin que la puissance du Christ habite en moi.» Il y a quelque chose de plus au fond de cette parole : A mesure que les tribulations augmentent, la grâce croit et s'affermi. « Aussi je me complais dans mes infirmités.» Lesquelles, dites-moi ? «Dans les insultes, les persécutions, les nécessités, les angoisses.» Pouvait-il parler plus ouvertement ? Ces infirmités dont il parle ne sont donc pas de véritables maladies, telles que la fièvre ou d'autres; ce sont les affronts, les persécutions, les pressions du dehors. Voyez-vous cette grandeur d'âme ? Il désirait échapper aux périls; mais, à peine a-t-il appris de Dieu que cela devait être, qu'il se réjouit de n'être pas exaucé, loin d'en éprouver aucune peine. De là ce cri : «Je me complais,» je suis dans l'allégresse, c'est mon désir de recevoir des insultes et d'être opprimé pour le Christ. Or, il tient ce langage pour réprimer l'arrogance des uns et pour relever le courage des autres, pour qu'on ne rougisse pas des souffrances de Paul. Voilà, semble-t-il dire, ce qui suffit à faire de nous les plus illustres des hommes.

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Il donne encore une autre raison : «Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.» Vous étonneriez-vous que là se manifeste la puissance divine, où je suis moi-même fort, comme possédant une grâce plus abondante ? Nos consolations se multiplient dans la même proportion que nos souffrances. La consolation suit l'affliction et prépare le règne de la grâce. C'est lorsqu'il fut jeté dans les fers qu'il accomplit ces admirables choses. C'est après avoir été submergé, après avoir séjourné dans l'abîme, qu'il apparut plus glorieux. C'est quand il fut traîné chargé de chaînes devant les tribunaux, qu'il vainquit les juges. Quelque chose de semblable avait lieu sous l'Ancien Testament. Les justes brillaient dans les épreuves; tels les trois enfants, Daniel, Moïse, Joseph; tous en sortaient avec une gloire nouvelle, splendidement couronnés. L'âme s'épure quand elle passe par la tribulation à cause de Dieu; elle obtient un plus grand secours, une grâce plus forte, quand elle est dans un plus pressant danger. Avant cette récompense que Dieu lui réserve, elle acquiert déjà des biens précieux en acquérant la vraie philosophie. La tribulation retranche en même temps le faste et l'indolence, elle nous oint pour le combat, elle nous montre à découvert la petitesse des choses humaines, et par là nous enseigne largement la philosophie. Toutes les passions s'apaisent en sa présence, la jalousie, la haine, l'orgueil, l'ambition, l'amour des richesses et celui des corps, l'arrogance, la vanité, la colère, l'essaim tout entier de telles maladies. Si vous désirez vous instruire par les choses elles-mêmes, je puis mettre sous vos yeux un homme seul ou tout un peuple, et dans la tribulation et dans le repos; vous verrez de la sorte ce qu'on gagne d'un côté, ce que de l'autre on perd d'énergie.

4. Le peuple hébreu, quand il était dans le malheur et la tourmente, se tournait en gémissant vers Dieu, l'implorait, et du ciel lui venait une protection puissante; il regimbait, quand il vivait dans les délices. Les Ninivites également, dans le calme et l'abondance, excitèrent à tel point la colère de Dieu, qu'il menaça de détruire leur ville de fond en comble; et puis, confondus par la prédication, ils donnèrent l'exemple d'une complète sagesse. Voulez-vous considérer un homme seul, souvenez-vous de Salomon. Pendant qu'il était agité par les soucis du gouvernement, par le désir de procurer le bien de son peuple, il eut cette merveilleuse vision; en s'adonnant aux délices, il roula dans l'abîme de la corruption. Qu'en fut-il de son père ? en quel temps fut-il un homme admirable et supérieur ? N'est-ce pas lorsqu'il était au milieu des épreuves ? Absalon donna l'exemple de la modestie quand il était en fuite; mais, après son retour, il devint usurpateur et parricide. Et Job ? Celui-là était déjà remarquable dans le calme et la prospérité; mais il le fut beaucoup plus dans l'infortune. Est-il donc nécessaire de remuer le passé, de citer des noms antiques ? Nous n'avons qu'à regarder ce qui s'est passé dans le présent, et nous verrons quels sont les heureux fruits de la tribulation. Jouissant d'une paix profonde, nous sommes tombés dans le relâchement et la dissolution, nous avons rempli l'Eglise de désordres; entourés de terreurs, nous étions tout autrement modestes, sages, zélés, pleins d'ardeur pour ces réunions saintes, d'amour pour la parole de Dieu. L'action du feu sur l'or, la tribulation l'exerce sur notre âme : elle la dépouille de ses scories, elle la rend pure, elle la revêt de lumineux rayons. La tribulation nous conduit au royaume, la mollesse nous pousse vers l'enfer.

Nous voyons encore ici la voie large et la voie étroite. C'est pour cela que le Christ disait : «Vous serez opprimés dans le monde.» (Jn 16,33) Et c'est un grand bien qu'il nous promettait. Si vous êtes donc un vrai disciple, prenez le chemin étroit et ardu; ne cédez pas à l'indignation, ne vous laissez pas abattre. Si vous n'étiez pas opprimé de cette façon, vous le seriez nécessairement d'une autre, et sans fruit. L'envieux, l'avare, le fornicateur, l'orgueilleux, quiconque est entraîné par une mauvaise passion, a bien des chagrins, bien des tribulations à subir; c'est un deuil perpétuel que son existence. En déchirant le voile qui vous cache son âme, vous la verriez ballottée sans cesse par les flots. Dès qu'il n'est pas possible d'échapper à la souffrance, qu'on prenne un chemin ou qu'on prenne l'autre, pourquoi ne pas entrer dans celui qui doit nous mener parmi les tribulations à d'innombrables couronnes ? Tous les saints, Dieu les a fait marcher à travers les douleurs et les angoisses, soit pour leur propre bien, soit pour que les autres n'eussent pas d'eux une opinion exagérée. L'idolâtrie s'est d'abord introduite, parce que certains hommes ont été regardés comme supérieurs à la nature humaine : c'est ainsi que le sénat romain fit d'Alexandre un treizième dieu. Cette assemblée avait le pouvoir de consacrer ou d'admettre des divinités. Quand les choses accomplies par le Christ furent connues, le gouverneur envoya demander à Rome s'il ne conviendrait pas d'admettre encore celui-ci au rang des dieux. Les sénateurs refusèrent, blessés dans leur dignité de ce que, sans leur décision et leur approbation, la puissance d'un crucifié, rayonnant aux yeux des hommes, les attirait tous au pied de ses autels. Cela se produisait donc en dépit

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

de leur volonté, le monde n'était pour rien dans la proclamation de la divinité du Christ, on savait qu'il n'était pas l'un de ceux que l'on avait élus dieux.

Des athlètes recevaient quelquefois les honneurs de la divinité, tels que cet esclave d'Adrien qui donna son nom à la ville d'Antinopolis. Comme la mort témoigne hautement contre la nature humaine, le diable a pris une autre voie; il s'est rejeté sur l'immortalité de l'âme, qu'il a comme exagérée par la flatterie; et, de la sorte, il en a fait tomber beaucoup dans l'impiété. Remarquez ses artifices : si pour le bien nous enseignons cette vérité, il cherche à ruiner notre parole; si c'est lui qui l'établit, dans l'intention de nuire, il ne néglige aucun moyen pour la faire accepter. Qu'on vienne donc lui dire : Comment Alexandre serait-il Dieu ? n'est-il pas mort, et d'une manière misérable ? Il répond que l'âme ne meurt pas. Te voilà maintenant prêchant et raisonnant le dogme de l'immortalité, pour nous détourner du souverain Maître de l'univers; et puis, quand c'est nous qui déclarons cette immortalité le suprême bienfait de Dieu, tu séduis les malheureux, les derniers des hommes, des êtres qui ne s'élèvent guère au-dessus des animaux; tu leur persuades qu'on les trompe. Disons-nous que le Crucifié vit toujours, nous provoquons le rire, quoique le monde entier, aujourd'hui comme autrefois, le proclame de la manière la plus éclatante, autrefois par les miracles, aujourd'hui par les conversions accomplies : deux œuvres qui ne sont pas celles d'un mort. Vous dit-on qu'Alexandre vit encore, plus d'hésitation alors, bien que vous n'ayez aucun miracle à citer. Rien de plus vrai, direz-vous, car il a fait de son vivant un nombre incomparable de grandes choses, il a subjugué tant de nations, remporté tant de victoires, érigé tant de trophées.

5. Et si je vous montre une chose que ni lui ni personne ici-bas n'a jamais pensée, quelle autre preuve demanderez-vous de la résurrection ? Qu'un homme vivant ait brillé dans les combats et remporté des victoires, étant roi, ayant des armées, ce n'est pas une chose étonnante, il n'y a là rien de merveilleux; mais qu'après la croix et le sépulcre il ait triomphé sur terre et sur mer, voilà ce qui renverse toutes nos idées, voilà ce qui proclame la mystérieuse action de la puissance divine. Alexandre ne restaura pas son empire divisé et complètement détruit après sa mort. Comment eût-il pu le faire ? Eh bien, c'est alors surtout, quand il eut rendu le dernier soupir, que le Christ établit son empire. Et pourquoi parler du Christ ? ses disciples eux-mêmes ont reçu de lui le privilège d'acquérir une grande gloire après leur mort. Où se trouve, dites-moi, le tombeau d'Alexandre ? Montrez-moi, d'une manière sûre, quel jour il mourut. Les tombeaux des serviteurs du Christ sont entourés d'hommages, ils occupent la ville royale par excellence; le jour de leur mort est connu de tous, c'est une fête dans toutes les parties du monde. L'endroit où fut enseveli ce monarque est même ignoré des siens; les barbares eux-mêmes savent où repose un saint. Les monuments élevés aux humbles disciples d'un crucifié l'emportent sur les palais des rois de la terre, non seulement par la grandeur et la beauté des constructions, bien qu'ils aient aussi l'avantage de ce côté, mais encore, ce qui est tout autrement glorieux, par le zèle des multitudes qu'ils attirent. Il n'est pas jusqu'à celui dont la pourpre forme le vêtement qui ne vienne se prosterner et coller ses lèvres sur ses reliques sacrées. Rejetant tout son faste, il est là dans l'attitude de suppliant, il implore les saints, pour qu'ils le pro té gent auprès de Dieu.

Oui, il implore un faiseur de tentes, un pauvre pêcheur, des hommes morts, après tout, celui dont le front est ceint du diadème. Osez-vous dire qu'il est mort, je vous le demande, le Maître dont les serviteurs protègent encore après leur mort ceux qui commandent à l'univers ? Et ce n'est pas uniquement à Rome que les choses se passent ainsi. C'est encore à Constantinople. Ici même, le fils de Constantin-le-Grand a pensé qu'il ne pouvait pas rendre un plus grand honneur à son père qu'en l'ensevelissant sous le portique du pêcheur : ce que les portiers sont dans les palais des monarques, les monarques le sont dans les tombeaux des pêcheurs. Ceux-ci habitent l'intérieur de la maison, comme font les maîtres; ceux-là se trouvent très heureux, comme des hôtes et des voisins, d'être admis dans le vestibule. Tout cela montre aux infidèles eux-mêmes que les pêcheurs auront dans la résurrection le rang le plus élevé. S'ils l'occupent déjà dans le sépulcre, beaucoup plus quand ils en seront sortis. Les rôles seront alors renversés : les gouvernants rempliront celui de serviteurs et de ministres; les gouvernés seront investis de la souveraine dignité, ou même d'une dignité plus éclatante encore. Que ce langage ne soit pas celui de l'adulation, la réalité même le montre, car les premiers ont déjà cette place aux seconds. Les tombeaux de nos saints reçoivent des témoignages de respect que ne reçoivent pas ceux des autres monarques : ici, une complète solitude; là, un concours qui n'est jamais interrompu.

Voulez-vous saisir un autre point de comparaison entre leurs palais et nos sépulcres ? le triomphe ne sera pas moins frappant. Dans les demeures royales, beaucoup de gardiens pour empêcher les hommes d'entrer; auprès de nos pieuses reliques, beaucoup sont là pour

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

appeler, pour attirer les riches et les pauvres, les hommes et les femmes, les esclaves et les personnes de condition libre. D'un côté règne la terreur; de l'autre, une joie inénarrable. Mais il est beau de voir le monarque couvert d'or et portant la couronne, les chefs de l'armée debout autour de lui, les préfets, les tribuns, les centurions, les prêtres. Le spectacle néanmoins que nous voyons ici est tellement plus respectable et plus saisissant, que l'autre en comparaison n'est qu'une représentation théâtrale, ou même un jeu d'enfants. A peine avez-vous franchi le seuil de cette enceinte, que le lieu déjà vous transporte au ciel, déroule aux yeux de votre esprit l'armée des anges, le trône des cieux, la gloire inaccessible. L'empereur met un ministre à la tête de ses sujets, avec pouvoir de délivrer les uns et d'enchaîner les autres; les ossements des saints, au lieu de ce pouvoir restreint et misérable, en ont un mille fois plus grand; ils arrêtent et tourmentent les démons, ils délivrent de leurs horribles chaînes les malheureux qui les subissent. Quoi de plus redoutable que ce tribunal ? Alors qu'on ne voit personne, que personne ne s'attache aux flancs du démon, on entend des cris déchirants, des coups redoublés, des langues de flamme, le démon ne pouvant pas résister à ce merveilleux pouvoir. Ainsi donc, ceux qui furent revêtus d'un corps triomphent de ces puissances incorporelles; la poussière des ossements, un peu de cendre, torturent ces invisibles natures. Nul n'aura la pensée d'entreprendre un pèlerinage pour aller voir un palais royal, et beaucoup de rois se sont transportés au loin pour contempler la vertu de certaines tombes. Les lieux où reposent nos saints martyrs présentent une image, quelques traits anticipés du jugement futur, puisque les démons y sont flagellés, et les hommes corrigés en même temps que délivrés. Voyez-vous quelle est la puissance des saints, même après leur mort ? Voyez-vous quelle est la faiblesse des pécheurs, même pendant leur vie ?

Fuyez donc la corruption, pour vous élever au-dessus de ces derniers; embrassez la vertu avec tout le zèle dont vous serez capables. Si telles sont les choses présentes, imaginez ce que seront les choses à venir. Animés sans cesse d'un pareil amour, emparez-vous de la vie éternelle. Pussions-nous tous l'obtenir par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.